

LES GUÊPES GÉANTES DE FESSENHEIM

Daniel Walther

*Ah ! les cynocéphales dans les forêts d'Alsace...
Alain Hervé – L'Homme sauvage*

LE soleil était voilé.
Le jour était flou.
Les yeux du temps débordaient de larmes
sanglantes.

Les marigots spongieux bruissaient d'insectes
furieux.

Le clair-obscur de la sylvie était éclairé comme à
contrecœur par un astre factice en apparence...

La boue végétale était épaisse de quarante
centimètres mais il arrivait que l'on y trouvât des
fondrières bien plus profondes, des marécages
angoissants dans lesquels plusieurs expéditions
avaient disparu. Corps et biens.

Jean Mayer

Hazel Brinkmann

Élisabeth Wetterlé

Caspar Schmarotzer

Andy Firlefan

et quelques Askaris, triés sur le volet, avançaient péniblement dans la jungle.

Malgré l'entraînement intensif qu'ils avaient subi à W****burg, ils avaient de la peine à garder leur sang-froid.

Leur mission était confidentielle. Top secret.

Le représentant du ministre de la pacification des territoires sécessionnistes les avait personnellement admonestés dans son bureau strasbourgeois. L'entretien avait été long, peu cordial et plutôt fatigant. Le représentant du ministre semblait lui-même assez épuisé, en raison de la variété de ses tâches et de leur complexité.

Jean Mayer, Hazel Brinkmann, Élisabeth Wetterlé, Caspar Schmarotzer et Andy Firlefanf n'ignoraient pas quels dangers les attendaient au sein de la jungle du *Sund'*...

* * *

DANS cette *moiteur de serre* où vrombissaient des hyménoptères mutants, la mort était embusquée derrière chaque bouquet d'arbres. Mais Jean Mayer, Hazel Brinkmann, Élisabeth Wetterlé, Caspar Schmarotzer, Andy Firlefanf et leurs mercenaires indigènes avaient appris à apprivoiser la mort sous (presque) toutes ses formes... Les Askaris surtout, pauvres crétins colonisés par la souffrance, le chômage et l'hémiplégie sociale / économique...

Calembredaines, se disait justement Jean Mayer qui était le chef de l'expédition. *Quand il s'agit de faire le sale boulot...*

Mais il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. On n'était jamais sûr de rien.

On pouvait cafarder, raconter n'importe quoi au représentant du ministre, lui dire par exemple que

l'officier commandant le détachement avait renaudé, fait des « comparaisons », des « suppositions ».

— Top secret ! avait dit M. Drob, le représentant du ministre. Il s'agit, messieurs-dames, de récupérer dans la jungle du Sund', au nez et à la barbe des guérilleros, un moteur miniaturisé. Venez plus près, penchez-vous, regardez cette carte ! Avant l'évacuation, dans la grande pagaille, cette... pièce... a été... comment dire... égarée.

M. Drob cherchait ses mots avec une sorte de componction vaguement ridicule.

— SONGEZ À CE QUI POURRAIT ARRIVER SI LES REBELLES DU KOLONNEL ENNI RÉUSSISSAIENT À S'EMPARER DE CETTE MACHINE DE MORT, MONSIEUR MAYER ! IMAGINEZ UN PEU CE QU'ILS EN FERAIENT !

— Sauf votre respect, monsieur le secrétaire d'état, un moteur atomique miniaturisé ne leur servirait pas à grand-chose si...

— Bougre de con ! Vous savez bien ce que nous fabriquions à Fessenheim... avant la... avant l'incident majeur !

— Vous voulez dire, monsieur le secrétaire d'état, qu'il ne s'agit pas d'un moteur mais... d'autre chose...

— Ganz genau ! monsieur Mayer ! Alors vous savez ce qu'il vous reste à faire. Réussir ou... hara-kiri...

* * *

LE soleil était voilé.
Le jour était flou.
Le jour était fou.

Le monde aussi mais il s'en foutait.

Et les yeux morts du temps débordaient de larmes sanglantes.

Les hardis explorateurs interrompirent leur marche pour laisser passer une horde de licornes rousses.

C'étaient des bêtes magnifiques mais dangereuses. Leur agressivité n'avait d'égale que leur vélocité. Depuis des années déjà, le *Sund'* était territoire interdit. On y avait fait pousser des arbres exotiques, des lianes et des hibiscus, mais les prévisions des grands hommes du moment avaient rapidement tourné court.

Comme prises de folie, les plantes avaient dévoré la plaine, les monticules, grimpé sur le flanc des collines. De Fessenheim à la frontière helvétique. À travers le *Sund'* évacué par l'armée dans un grand chaos de cris et d'indignation populaire.

ORSEC-VEG... s'appelait le plan d'évacuation. Il n'était pas très au point. Pourtant, grâce à l'armée, les pertes avaient été ridiculement dérisoires : quelques milliers de personnes seulement avaient péri, la plupart, si l'on en croyait les rapports officiels, par leur propre faute et parce qu'elles avaient refusé de quitter leurs maisons : « *Do si m'r gborá, do welle m'r starwa !* » (« C'est ici que nous sommes nés, c'est ici que nous voulons mourir ! »). Les gens du *Sund'* avaient toujours été extrêmement irréalistes, conservateurs et pour tout dire bornés comme des ânes rouges.

(...)

LES MILLE MILLIONS DE CHEVAUX DE LA PLANÈTE DADA

Daniel Walther

O UVERT ce matin, presque par hasard, le bouquin du maître. Rouge, avec de fantastiques titres en gros caractères noirs. Un mon dieu foutre beau bouquin comme on en faisait alors, dans le temps d'avant la Grande Virée vers les Étoiles. Plein d'ima-gination, de bruit, de remueménage, avec des lignes et des phrases qui foutaient le camp dans tous les sens. Un fichu beau bouquin... et page 35, tout en bas, je suis tombé sur ces mots bien noirs sur le papier crème cassant comme de la pâte trop cuite :

« Liberté : *DADA DADA DADA*, hurlement des douleurs crispées, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des inconséquences : La vie. »¹

BRAVOBRAVOBRAVOBRAVOBRAVO maître. Propos sublimes maître !

Soyez loué maître pour toutes les bonnes choses que vous avez écrites dans le livre... pour toutes les spéléologies mentales que vous offrez à notre brutale

¹ In Tristan Tzara : *Sept manifestes Dada*.

imagination. Merci.

Et puis je me suis dit :

Voici plus de sept années que je vis sur cet étron de tant et tant de kilomètres de circonférence qui flotte quelque part dans l'espace noir et grouillant de griffes glacées. Un étron de boue et de sang refroidi, figé, une petite planète appelée Dada.

Une nausée m'a tordu le ventre, la bouche, m'a fait sortir les tripes par les narines et je me suis couché sur le paddock, et j'ai laissé tomber le livre rouge par terre et il s'est ouvert tout seul à la page 21, et à la page 21, il y avait une main dessinée tout en noir et cette main désignait cette évidence du bout de l'index :

DADA NE SIGNIFIE RIEN !

Merci merci merci maître Tristan !

Et alors ! et alors j'ai pensé à la foutue belle vie que j'aurais pu avoir, que j'aurais dû avoir si j'étais resté sur Knossos. Si j'avais eu le courage de tenir le coup quelques jours de plus. De foutre par-dessus bord toutes les bouteilles de gnôle qui encombraient mon appartement. Bref de ne pas retomber la gueule en avant dans ce que ces messieurs appelaient « mon vice ».

Maintenant, je suis sur Dada. Ce n'est pas moi qui ai donné ce nom à cette planète. C'est elle, cette épouvantable femelle qui s'est mis dans la tête de baptiser ce monde ridicule de ce nom tout aussi ridicule. À cause des chevaux. Cette pouffiasse avec sa manière de vous arracher votre pantalon et de vous dire :

— J'ai envie que tu me baises !

Et chaque fois, eh bien, pas moyen de faire autrement, messieurs-dames, je la baise.

* * *

DADA : une toute petite planète quelque part entre de grands récifs de pierre et de métal jetés à la diable dans le vide. Il a fallu que nous soyons, cette pute et moi, catapultés par le hasard (le destin, ne me faites pas rire !) sur ce monde recouvert d'herbes folles et peuplé de créatures semblables à des chevaux (merci bien, en passant, monsieur Swift)... Des bêtes grosses comme des chars d'assaut, des gueuses pesantes et grasses et recouvertes d'une sorte de pelage écailleux et duveteux tout à la fois. Balançant dans le vent maussade de Dada une queue touffue et chevaline, mais ouvrant sur les choses quatre yeux de vache. Merde.

— De gros dadas, avait-elle dit, quand nous avons vu pour la première fois ces balourds-là baguenauder dans les hautes herbes.

Cette façon ridicule qu'elle a de parler comme une petite fille. De donner des sobriquets ridicules aux choses et aux gens. Moi je me méfiais plutôt. Davantage d'elle que des chevaux d'ailleurs.

À part les chevaux, la planète semblait déserte.

* * *

MAIS entre nous, si j'avais fermé mon grand claque-merde, là-bas, sur Knossos. Si je m'étais abstenu de faire des commentaires plus ou moins bien venus sur la politique du Président de la République, peut-être qu'on m'aurait laissé vivre tranquille, me saouler à mon aise. Seulement, j'avais ramassé le petit livre rouge dans une rigole, après boire... Le petit livre rouge du maître. Le bouquin était vieux comme le désarroi de la république. Vieux et pourri, et il manquait une dizaine de pages.

J'ai donc ramassé le bouquin rouge et je me suis

mis à courir, avant que les miliciens me mettent la main dessus et me cassent deux ou trois dents à coups de crosse.

Sur la couverture du bouquin était écrit :

TRISTAN TZARA
sept manifestes Dada
lampisteries

Au premier abord, comme ça, j'ai trouvé ça plutôt con. En plus de cela, c'était rédigé dans un français vieillot, avec des passages incompréhensibles. J'ai feuilleté : parfois c'était écrit n'importe comment. Avec des lettres dans tous les sens. À croire que l'imprimeur était un frère et qu'à l'époque où il avait composé le bouquin, il passait le plus clair de son temps à se péter la gueule.

S'il vous plaît... Au bout d'un certain temps, planqué dans mon jenesaispluscombientième sous les toits, je me suis tout de même rendu compte que le maître Tristan n'était pas celui que je croyais, mais un gars qui savait ouvrir les yeux sur le monde comme disaient les politiciens de Knossos « afin de poser sur les gens et les choses un regard clair et éveillé ! » Allez tous vous faire lanlaire, hein ! C'était pas après le langage qu'il en avait Tristan, mais après tout. Après tous ces salauds et ces menteurs. Ces hypocrites de Knossos. Et d'ailleurs. Quand le vieux général a fini par avaler son acte de naissance, j'ai cru que j'allais pouvoir la ramener, dire ce que j'avais à dire. Et je suis allé brandir le petit livre rouge de Tristan sur les places et les avenues !

Et me voici sur Dada avec Ria.

Je ne sais pas pour quel délit, on l'a envoyée se faire pendre ailleurs. Toujours est-il que nous nous sommes

retrouvés l'un et l'autre sur le navire d'exil.
Indésirables sur Knossos. Partis. Fichés. Foutus.
Irrécupérables.

Dada. Je veux parler de la planète. Ce fut
uniquement le fait du hasard.

Un accident dans l'hyperespace.

La plongée dans un entonnoir d'étoiles.

Le naufrage sur un planétoïde herbu, peuplé de
grosses créatures chevalines...

(...)

ENTRE SF ET FANTASTIQUE : DANIEL WALTHER

Entretien

par Richard Comballot

Richard COMBALLOT : *Le point de départ de toute chose étant l'enfance, pourrais-tu nous parler de ta propre enfance et des souvenirs que tu en conserves ? En clair, quel enfant étais-tu, autant que tu puisses t'en souvenir ?*

Daniel WALTHER : Parler de son enfance est aussi difficile que de parler de religion... J'étais certainement un enfant craintif, assez solitaire, menant une existence protégée mais pas forcément toujours heureuse. J'ai l'impression que j'ai souffert d'un déficit affectif, même si je n'ai jamais manqué de rien... Je vivais, jeune enfant, dans la peur d'être abandonné. Cela explique certainement bien des choses dans ma littérature.

R. C. : *Et l'adolescence ?*

D. W. : Mes parents se sont séparés, douloureusement, quand j'avais quatorze-quinze ans. Mon adolescence fut plutôt malheureuse et déchirée entre un père plutôt conservateur, que j'ai appris à beaucoup aimer depuis, et une mère craintive et un peu écervelée. Je me suis très vite réfugié dans le rêve et, au début de mes études, vers 1958, hélas, dans la boisson.

R. C. : *De quel milieu es-tu issu ?*

D. W. : Très bourgeois et cultivé. Protestant strasbourgeois, ce qui est presque proverbial. Je suis ce qu'il est convenu d'appeler un fils de bonne famille. Je n'ai jamais connu de problème matériel.

R. C. : *Quels furent tes premiers chocs de lecteur et*

retrouve-t-on dans tes lectures de jeunesse, enfance, adolescence, quelque chose qui ait trait au Fantastique et à la Science-Fiction ? L'imaginaire était-il déjà bien là ?

D. W. : Et comment ! Le premier livre qui m'ait causé un choc était un petit recueil de Stevenson contenant le *Dr Jekyll et Mr Hyde* et *Le Diable dans la bouteille*. J'ai été littéralement sonné par cette lecture. Je devais avoir dix ou onze ans... Puis j'ai lu Verne, London. Puis Wells. Pêle-mêle les Fleuve Noir de Statten et de Vandel. J'ai acheté *Fiction* dès son lancement, en 1953, et je suis très vite entré dans ce monde fabuleux. Plus tard, ce fut la découverte de Wilde, Kafka. Et bien sûr des fantastiqueurs allemands...

R. C. : *Pour en venir à l'écriture, quels sont tes premiers souvenirs de toi écrivant et pourrais-tu résumer ton parcours, des vellétés jusqu'à la réalisation de tes premières fictions écrites dans le but d'être publiées ?*

D. W. : J'ai très vite voulu être écrivain. Tout jeune, je racontais à ma famille et à mes amis des histoires d'aventures, de SF ou de Fantastique. Puis, comme tout le monde, j'ai écrit des tonnes de poèmes, le plus souvent illisibles et prétentieux. J'ai lancé un journal littéraire en classe de quatrième et participé à la création d'un autre quand j'étais étudiant en pharmacie à Strasbourg. Mes premiers essais professionnels, je les ai proposés à *Fiction* en 1965, par le truchement de Gérard Klein. On connaît la suite.

R. C. : *À quoi attribues-tu cette envie d'écrire ? C'était pour que l'on sache que tu existes ?*

D. W. : Il y a toujours de cela. On veut étonner les autres : « Regarde-moi. » Mais il existe également une véritable vocation. J'ai commencé à publier à vingt-cinq ans et j'en ai soixante, maintenant. Je continue. C'est ainsi, c'est dans mes gènes. Je ne peux pas vivre sans écrire. Cela m'est aussi indispensable que l'amour ou la nourriture...

R. C. : *Quelle était ton ambition en commençant à*

écrire ? Avais-tu déjà un projet d'écrivain ou bien te contentais-tu de jeter sur le papier les histoires qui fleurissaient dans un coin de ta tête ?

D. W. : J'ai toujours pensé que je publierais des livres et je savais que ce ne serait pas facile. En écrivant, j'ai cherché à m'améliorer en me lançant dans une prose plus structurée... J'avais, très jeune, le goût du langage, de l'écriture, du mot rare. J'étais un jeune snob des lettres, avec toujours un goût très fort pour le décadentisme. Je crois que dans ma carrière de maintenant plus de trente années d'écriture, peu de choses ont été le fruit du hasard.

R. C. : *Question à cent balles et pourtant fondamentale : d'où te vient ton goût pour la SF et le Fantastique et pourquoi avoir emprunté le chemin de ces littératures plutôt que celui de la Littérature Générale, toi qui as apparemment toujours été un grand lecteur tous azimuts ?*

D. W. : À cause de mes lectures, comme je l'ai déjà dit, mais aussi d'une certaine propension au rêve éveillé – au *daydream* anglo-saxon. Je ne comprends pas très bien la réalité, une dimension qui m'échappe très souvent et m'épouvante aussi. Je tombe tout naturellement, même dans la vie supposée réelle, dans des à-côtés de l'existence. Je suis entré tout naturellement dans la SF et le Fantastique parce qu'elles exprimaient l'une mes recherches philosophiques, l'autre les cauchemars quotidiens. Oui, je suis un grand lecteur et je lis de tout. Je ne vois pas quelle différence il existerait entre un bon texte fantastique et un bon texte dit réaliste. Comme disait Wilde : un livre est bien ou mal écrit, et c'est tout. Je me considère comme un écrivain de Littérature Générale, s'exprimant plus volontiers dans la SF et dans le Fantastique.

R. C. : *Quel plaisir prends-tu à mettre en place tes univers, à imaginer des mondes ?*

D. W. : Le plaisir à la fois légitime et inorthodoxe du créateur. On se prend vite à s'imaginer thaumaturge...

Peut-être est-ce un peu puéril, vain.

R. C. : *Alsacien, marié à une Allemande, tu disposes, je suppose, d'une double culture comme ton confrère Jean-Pierre Hubert. Penses-tu être, comme lui, un « écrivain allemand s'exprimant en français »¹ ?*

D. W. : Je ne suis ni un écrivain allemand ni un écrivain français. Je suis un écrivain européen s'exprimant en français et en allemand. Être d'une double culture est pour moi aussi évident que l'air que je respire. C'est indispensable pour l'oxygénation de mon cerveau et la vie de mon esprit. Je pense dans ces deux langues et tente d'en apprivoiser d'autres.

R. C. : *Après une toute première nouvelle, publiée dans un support amateur², tu fais en 1965 ton entrée à Fiction, revue alors dirigée par Alain Dorémieux. Qu'a représenté pour toi cette publication et en quoi a-t-elle été déterminante pour la suite de ta carrière, Dorémieux t'ayant publié pas moins de trente nouvelles en dix ans ?*

D. W. : Ce fut l'événement par lequel tout a commencé, le moment où, pour moi, les choses devenaient enfin possibles. Dorémieux est en fait l'homme de ma première vie littéraire. Il a fait un vrai travail d'éditeur, de guide, et il est devenu un ami très cher qui me manque énormément. Il avait un goût et un jugement très sûrs et c'était certainement un de nos meilleurs nouvellistes, tous genres confondus. Sans l'amitié d'Alain, je ne serais pas allé bien loin. C'est lui, réellement, qui m'a mis le pied à l'étrier et appris à chevaucher dans la grande nuit piégée de la littérature.

R. C. : *Durant tes dix premières années de publications, tu as abordé indifféremment, dans un bel éclectisme, SF, Fantastique et Fantasy. Tu aurais pu choisir entre l'un ou l'autre de ces genres, tu as pourtant choisi de ne pas choisir. Cela étant, l'un d'eux t'apportait-il davantage de*

¹ « Entretien avec Jean-Pierre Hubert », par Richard Combailot, in *Fiction* n°411, 1989.

² *Le Manifeste de la jeune littérature* n°1, éd. L. Klotz, 1963.

satisfaction ?

D. W. : On me laissait libre et on me laissait vivre : j'écrivais ce que m'ordonnaient d'écrire ma fantaisie et mon inspiration... À l'époque, ma préférence allait, et de loin, à la SF, à la Fiction Spéculative. On me laissait libre de délirer et de créer à ma guise, et les lecteurs aimaient visiblement cela...

R. C. : *Après des études de langues et de pharmacie, tu deviens journaliste en 1968, peu après les événements de Mai. Comment s'est opérée la rencontre avec le journalisme, que t'a-t-elle apporté et quels types d'événements as-tu été amené à couvrir durant ta carrière ?*

D. W. : Je suis devenu journaliste parce qu'un journal de la région avait besoin de rédacteurs sachant s'exprimer et rédiger en allemand. Déjà, à l'époque, la double culture était un atout professionnel dans notre région frontalière. Le journalisme m'a apporté la confrontation avec le monde extérieur et une meilleure connaissance des hommes et de la marche des événements. J'ai fait de tout, dans ce métier : chroniqueur judiciaire, critique littéraire (je le suis toujours), mais mon domaine de prédilection était et continue d'être l'éducation, l'enseignement, la recherche et la formation des jeunes et des adultes.

R. C. : *Tu t'es défini dans un de tes articles¹ comme un « dissident total de la pensée ». Comment un tel dissident peut-il survivre au sein d'une rédaction pendant autant d'années sans y laisser non pas sa peau mais une partie de son âme ?*

(...)

¹ « Aventures peu vraisemblables et pourtant véridiques sur une départementale nommée Science-Fiction », in *Science-Fiction* n°5, Denoël, 1985.

HOMMAGE À JANUS

Daniel Walther

*À mon ami Jean-Pierre Grégoire,
artiste et hédoniste joycien.*

UN extraterrestre nommé James Joyce me donna à boire, à Trieste, un alcool si divinement fort que j'en délirai deux nuits de suite, avec rien qu'une courte interruption, placée comme il se doit dans la journée intervallaire. Pendant cette journée divine, et douloureuse, James Giacomo Joyce m'avoua qu'il était nouveau dans la région : un navire interstellaire venait tout récemment de le débarquer dans le golfe de Trieste (« Un des plus beaux sites de votre petite planète », déclara-t-il avec un peu de suffisance) pour le punir d'être entré en rébellion quasi ouverte avec la capitainerie de l'astronef.

— C'est dommage : j'allais certainement gagner un certain nombre de points et mettre une bonne partie de l'équipage dans ma poche.

Ce James G. Joyce était réellement un compagnon délicieux, avec tout juste ce qu'il fallait de morgue et de prétention pour ne pas le rendre tout à fait irrésistible.

— Je vois que vous ne me croyez pas trop. Vous avez certainement l'impression que je suis un ivrogne

déphasé, qui essaie de vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Du tout, du tout, me récriai-je, je suis de ceux qui estiment que l'univers doit compter des centaines de milliers de soleils susceptibles...

— ... d'entraîner dans leur sillage des planètes porteuses de vie organisée, intelligente et cetera... Vous voyez que je comprends tout à mi-mot...

— James ! Vous me vexez à la fin ! Vous me prenez pour un de ces pauvres types dénués d'imagination et trop bêtes pour...

James G. Joyce jeta un regard acéré à travers ses lunettes pincées sur son nez aristocratique, lissa sa moustache et poussa en arrière son étrange petit chapeau :

— Savez-vous ce que c'est... oui, savez-vous ce que c'est... que d'avoir été débarqué d'un grand navire stellaire pour croupir sur une malheureuse petite planète peuplée d'analphabètes... ?

Je ricanai :

— Tout de même, là vous y allez un peu fort : nous ne sommes pas tous des analphabètes...

— Ah, vous croyez... Bien, parlons d'autre chose. Si nous allions déjeuner dans le quartier du port. Ils font une putain de bonne cuisine, ici.

Je secouai la tête :

— Jamais de la vie, James, je suis trop schlass. Votre alcool m'est monté à la tête ; je ne pourrais pas faire un pas dehors sans m'écrouler... mort !

Il se pencha, et ses yeux de verre froid me contemplèrent un instant :

— Il paraît que c'est la guerre civile ! La fin de la civilisation...

— De quoi parlez-vous, bougre ? De quelle guerre civile ? C'est la guerre, tout simplement. Les hommes

se tirent dessus ; se détruisent. Mais ils le font au nom de la civilisation, justement. Alors...

— Nous avons des guerres aussi, mais jamais des guerres civiles. Notre planète Ouxor est le centre d'un empire. Cet empire est celui de Janus. Un empereur puissant et très redoutable. Des planètes entières entrent en lutte, mais je n'avais jamais vu un ridicule petit monde de merde comme ce ridicule petit monde de merde divisé en des dizaines et des dizaines de petits pays de re-merde. Je me suis laissé dire que certains d'entre vous, et ils ne sont pas rares, sont d'avis que la Terre est le centre du monde, le point de gravité de l'univers... Mais ne parlons plus de cela, voulez-vous, allons déjeuner.

Je me sentais mal. Très mal. Il me tardait de me laisser tomber dans les abîmes du sommeil ou bien alors de reprendre un peu de la liqueur diabolique de James Giacomo Joyce.

— C'est étrange, dis-je. En latin, « uxor » signifie jeune épouse. Et Ouxor est justement le nom de votre planète d'origine. Consonances ! Coïncidences !

James me regarda très sévèrement, comme s'il allait me réprimander. Pour ne pas le fâcher définitivement, je me trempai la tête dans l'eau ; m'ébrouai comme un jeune chien et changeai de chemise.

* * *

DEHORS, un soleil éclatant commença de me tambouriner sur l'occiput.

Je faillis me dérober, gagner l'abri de ma chambre :

— Un peu de courage, dit mon compagnon. Dès que vous aurez mangé, cela ira bien mieux.

Le petit restaurant était encore aux trois-quarts

vide :

— Ça ne durera pas, précisa James G. Joyce. Dans une demi-heure, vous ne trouverez plus une place.

Un jeune serveur qui sentait l'eau de toilette à plein nez vint présenter la carte à mon compagnon. Ils s'entretenirent un instant en italien et je compris que James Giacomo Joyce n'était rien moins qu'un habitué.

— Laissez-moi faire, dit-il en me fusillant du regard de derrière ses énigmatiques lunettes. Vous n'avez pas l'air d'y connaître grand-chose. Pour vous, ce sera quelque chose de léger... Voyons... voyons...

Je m'efforçai de penser à des paysages d'hiver, à des femmes souriantes, à n'importe quoi, sauf à la nourriture. À une table voisine, trois hommes en uniforme noir s'entretenaient à voix basse. De temps en temps, l'un d'eux, un grand flandrin aux cheveux gras, hennissait de rire.

— Ce sont les nouveaux maîtres du monde, déclara James. Ils ne vivront pas bien vieux mais ils s'en foutent ; ils ne connaissent pas la couleur des yeux de la mort. Moi, j'ai souvent regardé la mort dans les yeux. C'est une putain aux cuisses molles et aux seins flasques. Dormir entre ses jambes, quelle horreur !

La serveuse la plus accorte de la maison passa trop près du flandrin aux cheveux gras dont la main droite, grande ouverte, vint claquer son fessier rebondi.

La jeune femme poussa un cri de colère et je l'entendis traiter le petit con prétentieux de « fils de putain de fasciste ! »

Aussitôt, il se fit dans la salle de restaurant un épais silence, comme il devait en régner un dans l'univers avant que le Seigneur ne fit rouler sa grosse voix à travers les espaces obscurs.

James Giacomo fut le seul à ricaner. Je lui lançai un regard effrayé mais il ne sembla pas s'en préoccuper :

— Qu'est-ce que tu as dit ? s'écria le grand flandrin, la bouche tordue, l'œil mauvais.

Le patron, sur ces entrefaites, avait fait une apparition tremblante et suante, jurant ses vains dieux que cette fille n'avait pas toute sa raison et qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait.

— Tu mens, gros sac, hurla le fasciste, tu mens autant que tu sues. Tu es certainement un ennemi de notre Guide-Immortel...

— Je ne suis l'ennemi de personne, sanglota le restaurateur, et surtout pas des fascistes. Cette fille vous fera des excuses et moi je vous offre le repas et une couple de bouteilles de mon meilleur vin !

— Et tu crois qu'on peut nous acheter ! Tu continues de nous insulter ! Encore un mot et on fait fermer ton espèce de gargote... Quant à celle-là... (Le fasciste piqua de l'index entre les seins de la jeune serveuse, avec tant de force, que la malheureuse faillit perdre l'équilibre)... nous verrons plus tard ce qu'il convient d'en faire.

(...)

CANTILÈNE DANS UNE FLAQUE D'ENCRE

Daniel Walther

*Je veux baiser le mépris à pleines lèvres ;
Allez dire à la Honte que je me meurs d'amour
pour elle.*

Valéry Larbaud

*Cantilène : (...) Cour. Chant monotone,
mélancolique,
Le Petit Robert*

J'ÉTAIS assis dans la flaque d'encre.
Quelques mois auparavant, j'étais en pleine santé, bien que légèrement mis à contribution par divers troubles d'ordre psychosomatique. Vous savez, ce sont les « troubles » que les médecins attribuent soit à l'hypocondrie, soit à un excès d'imagination (ce qui dans leur esprit revient à constater strictement la même chose...).

J'étais en train de courir à droite et à gauche, et bien évidemment plusieurs lièvres à la fois.

Je m'étais fait un certain renom dans la sotte république des lettres et, sottement, j'avais cru que « c'était arrivé » !

Soudain, comme si un éclair était tombé,

brutalement, du plein milieu d'un ciel serein, sans nuages, la maladie fondit sur moi. Patatras, oui, patatras ! En quelques heures, ma vie bascula.

J'étais assis dans la flaque d'encre.

C'était ma façon de décrire la situation.

Mais j'aurais également pu dire : j'étais enfermé dans une cellule obscure, quelque part au fond d'une prison inhabitée, anonyme. Des mains moites ou squelettiques m'y apportaient quotidiennement ma nourriture : de l'alcool et des comprimés blancs/roses/bleus/jaunes.

Parfois, la main qui me faisait glisser dans les draps humides de la nuit me semblait plus attentive, plus douce, plus féminine. Mais je savais qu'il ne pouvait s'agir que d'une illusion : quelle femme (jeune ou déjà mûre – j'ai toujours préféré les femmes un peu plus mûres !) allait se préoccuper d'une loque flasque, aux yeux vides, à la verge amollie par les tranquillisants et les hypnotiques, au point de la caresser avec cette lenteur, cette tendresse, cette application ?

Je savais aussi, incidemment, que je me trouvais dans une clinique, en plein centre-ville, dans une des seules chambres du département Psy. PSY = PSYCHIATRIE = TERRIBLE MALADIE...

Lentement, tout le monde, autour de moi, s'était retiré sur la pointe des pieds !

Me laissant seul, dans ma flaque d'encre.

Parfois, je trouvais la situation cocasse : une des infirmières, celle qui se montrait si douce, si compréhensive, m'apportait chaque soir un grand verre rempli d'un liquide ambré. Fortement alcoolisé. Elle ne pouvait ignorer que toute boisson forte m'était strictement interdite. Associé aux comprimés quotidiens et aux perfusions tout aussi quotidiennes, tout excès alcoolique risquait de me faire déchoir de

la plus ignoble des façons.

Une fois, alors qu'elle me soulevait affectueusement la tête pour me faire boire (comme elle aurait pu faire boire un jeune enfant malade !), je lui demandai :

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Trink und sei friedlich !¹

— Vous êtes Allemande... Ma femme aussi est Allemande...

— Nun ! Trink endlich. Es wird immer dunkler, wir müssen uns beeilen !²

Je me laissai aller un peu à la renverse et ouvris les lèvres : le fabuleux liquide (une ambrosie de mort) coula dans mon gosier.

Le monde se transforma lentement, comme dans un effet de « fondu enchaîné », et je me vis entrant dans une vaste prairie dont les herbes ondulaient avec une lenteur huileuse sous un soleil de soufre liquide. Mon angoisse avait disparu. Le cœur me brûlait avec une poignante douceur. J'étais seul, et pourtant, je ne me sentais plus abandonné, perdu dans un univers d'encre, ainsi que tout au long de ces interminables journées, de ces insondables nuits.

Je pénétrai dans le temps d'herbe. Je me laissai couler dans cet océan fallacieux, aux languides moutonnements, aux impassibles murmures, marée immense et lénifiante.

Puis une main surgit d'entre les hautes graminées, me prenant au bas-ventre avec une tenaillante brutalité. Je me réveillai immédiatement, en hurlant. Mais la main du rêve, osseuse, vint s'appliquer sur mes lèvres, les fermant irrémédiablement.

Telle une crécelle, la voix d'habitude si

¹ Bois et tiens-toi tranquille ! (N.d.A.)

² Allons ! Bois enfin. Il fait de plus en plus sombre. Il faut que nous nous dépêchions. (N.d.A.)

compatissante corna à mes oreilles :

— Sei endlich brav, du Dümmerchen...¹

Les bras qui allaient avec les mains se refermèrent sur moi et se mirent à me bercer.

— Es war nur ein Traum, ein böser Traum. Schlaf ein...²

Oui, oui, me dis-je, un rêve... un mauvais rêve...

La main douce me tirait la tête en avant, et mon visage vint s'appuyer au creux des seins de la jeune femme.

— Qui es-tu... réellement ? demandai-je.

(...)

¹ Sois sage à la fin, petit sot... (N.d.A.)

² Ce n'était qu'un rêve, un mauvais rêve. Endors-toi... (N.d.A.)

OTAGES DE L'HIVER

Daniel Walther

(...) l'opinion communément admise semble être qu'il existe une relation naturelle entre l'âme enfantine et les contes de fées, du même ordre que la relation entre le corps des enfants et le lait (...). En réalité, l'association enfants-contes de fées est un accident de notre histoire domestique (...).

J.R.R. Tolkien, *Des contes de fées*

LA maison est encore silencieuse, mais pendant la nuit (ou du moins durant toute une partie de la période dévolue au sommeil), des craquements et des gémissements se sont succédés, et les dormeurs, par moments, se sont agités, comme si des rêves de mauvais augure les tourmentaient. Fram, Sally et la Mégère. Même la Bête, qui se tournait et se retournait en jappant plaintivement.

La Mégère attend avec impatience le retour du Rôdeur, et des images lascives n'arrêtent pas de tourbillonner dans son esprit. Elle a toujours eu des pulsions sexuelles fluctuantes : périodes d'inappétence suivies de stades littéralement frénétiques. Mais le Rôdeur n'est-il pas monté comme un mustang sauvage et quand il besogne la Mégère, le lit ne fait-il

pas entendre un bruit infernal qui effraie parfois Fram, Sally et la Bête ?

La Bête a été malade plusieurs jours durant, et il a fallu éloigner les jeunes, parce qu'en cette saison, toutes sortes de fièvres malignes sont susceptibles de mettre leur santé en danger.

Depuis quarante-huit heures terrestres, la Mégère souffre d'insatisfaction sexuelle. Quand le Rôdeur est parti vers les forêts ou les hauteurs, selon son instinct, la Mégère remédie à l'absence physique de son amant au moyen d'olisbos et de vibrateurs.

En dépit de son étrange sobriquet, elle n'est pas laide. Elle possède même un charme efficace, et les soldats des Baronnie, quand ils passent sur la route en contrebas de la maison, lui adressent des signes et lui envoient des baisers. Mais la Mégère, bien plantée sur ses jambes hâlées, leur répond par des insultes sonores et des quolibets obscènes.

Il lui faut autre chose que ces maigriots trop vite fatigués.

En un mot, comme en mille, la Mégère, à sa façon, aime le Rôdeur. Elle ne peut se passer de lui, et, quand il est au loin et qu'elle se caresse, c'est toujours à lui qu'elle pense. D'ailleurs, faute de son amant, les autres mâles lui auraient semblé si fades et si maladroits qu'elle leur aurait de toute façon préféré ses propres doigts ou alors les vicieuses couleuvres de caoutchouc, les vilebrequins frissonnants dont elle se fouillait le ventre avec des gémissements et des pleurs extatiques. Une fois de plus, son Besogneur l'a délaissée pour aller braconner dans les réserves des barons. Ce genre d'expédition n'est pas sans danger car, malgré leur apparente indolence, il arrive que les barons, lassés des déprédations causées à leur gibier par des envahisseurs occasionnels, organisent des battues afin

de dénicher l'un ou l'autre intrus. Les captifs ne font pas l'objet d'un procès : on les accroche sans attendre aux basses branches des arbres et on les oublie.

La Mégère dort mal bien qu'elle se soit caressée longuement et à plusieurs reprises : chaque fois que le sommeil miséricordieux s'est refermé sur elle, des rêves effrayants, des images cruelles ont surgi des profondeurs de la nuit.

Oui, la Mégère gémit dans son sommeil, se tourne et se retourne, mise à la torture par des cauchemars insidieux. Elle a vu le Rôdeur pendu, entièrement dénudé, son puissant pénis dressé par l'orgasme mortel des gibets : elle l'a vu rendre l'âme dans une ultime érection, crachant sa semence au ciel noir.

Au cri affreux qu'elle a poussé, la Bête s'est réveillée, mais les enfants sont demeurés endormis, profondément enlisés dans les marécages de la nuit.

La maison

DE la route, la maison avait l'air d'une petite forteresse, à demi dissimulée par les arbres. Jadis (ou même naguère), juste avant les défrichages ordonnés par le baron Khan, on ne pouvait y accéder que par d'invraisemblables chemins de ronce, des lices inextricables, hautes trois fois de la taille d'un homme debout, toutes fourchues d'épines et de serres végétales. Il était alors quasiment impossible de distinguer la petite tour carrée surplombant le toit verdi de la vieille demeure. Si bien que la végétation avait favorisé en quelque sorte la métamorphose de ces lieux en repaire de brigands. Mais c'était avant que la Mégère ne vienne s'installer entre ces murs solidement maçonnés, avec le Rôdeur, Fram, Sally et la Bête.

Pourtant, en dépit de son apparence tellement rébarbative, il y faisait chaud et doux et un peu moite, comme dans un cocon, ou dans le creux du vagin maternel. Même les chambres semblaient ordonnées de la même façon que des organes protecteurs et fonctionnels, d'une douceur luisante et grasse.

La Mégère avait fui les brutalités des soldats, protégée par la Bête, une masse étrange de chair, de griffes, de crocs, d'écailles et de furieuse tendresse.

La Mégère avait fui les insultes des barons de Bazzara, jusqu'au jour où elle avait rencontré le Rôdeur. Celui-ci l'avait couchée dans une clairière et troussée comme une servante. La Mégère, si prompte à l'injure, s'était laissé faire, haletante, heureuse de se sentir fouillée à vif par les mains de ce grand Sanglier en rut. Quand il l'avait besognée, à longues poussées tournantes, elle s'était mise à hurler, à rire, à supplier, à proférer de fantastiques obscénités.

— J'ai deux enfants, avait dit le Rôdeur, plus tard, deux pauvres marcassins nés de deux laies différentes. Si tu veux venir vivre avec moi, il faudra les accepter...

— ... Moi, je n'ai qu'une Bête, mais qui me suit fidèlement depuis trois mois de misère et de froid sanglant... Si tu veux que je vienne avec toi, il faudra l'accepter elle aussi...

Ce fut ainsi que l'insolite Cinq se forma.

Quand ils découvrirent la maison dans les ronces, elle servait de tanière à une paire d'égorgeurs que le Rôdeur abattit à coups de fusil. Telle qu'elle se présentait, et bien que ses hôtes précédents en eussent fait une véritable porcherie, la maison offrait une protection efficace contre les périls de ce monde à demi civilisé.

Lorsque les hommes de la Baronnie commencèrent d'abattre les arbres et d'arracher les massifs de ronces,

le Rôdeur obtint l'autorisation de vivre dans la demeure de pierres, à condition de se battre dans la petite armée du seigneur Khan en cas de conflit. Le Rôdeur prêta serment, signa d'une croix et devint ainsi le vassal d'un des hommes les plus fourbes de la planète.

Ce qui ne l'empêcha jamais, lorsque la faim devenait tenaillante, d'aller braconner sur les terres de son maître. Car le Rôdeur avait coutume de vivre selon ses propres lois.

(...)

LA RECONQUÊTE DU BRÉSIL

La dernière aventure de Napoleone Buonaparte

Daniel Walther

*Alors écoute la musique des frelons, la
musique des sabots des chevaux, la musique de
la guerre qui se fait et se retrouve stupide
lorsqu'elle se termine, sur le silence des défunts.*

Joao Ubaldo Ribeiro

LE soleil entrait à verse dans le bureau de l'Almirante Rubem Ouro dos Santos, à Recife, capitale de l'État de Pernambuco. Il n'était que huit heures, mais l'été brésilien avait débuté quelques jours auparavant, et la canicule était à peine ventilée par le vent du large. On était en 1817, et la ville de Recife se trouvait en pleine révolution¹.

Les membres de l'État-major rêvaient, comme les édiles en insurrection contre le vieux Brésil, d'indépendance, de modernité et d'expansion. Un projet secret était à l'étude dans les chambres retirées du Palais de la Cité. Il devait aboutir incessamment à une expédition encore plus secrète. Dont l'amiral Ouro dos Santos devait prendre le commandement.

L'amiral buvait du cognac français dans un grand verre, malgré l'heure matinale. C'était un homme

¹ Lors de la révolte de Pernambouc, en 1817, il y eut réellement l'amorce d'un projet de libération de Napoléon par les insurgés. Inutile de préciser que ledit projet resta... à l'état de projet.

d'une vitalité et d'une force physique prodigieuses. On disait de lui qu'il collectionnait les femmes et pouvait en satisfaire plusieurs en une nuit. Pourtant, ce qui comptait aux yeux des édiles, c'est qu'il fût un marin expérimenté, un stratège émérite.

Un coup fut frappé à la porte et il cria : « Entrez ! », de sa voix de stentor et de rogomme. Un courrier fit son apparition, vêtu de la livrée des fonctionnaires municipaux. Il tendit une lettre à l'Almirante, qui la lui arracha presque de la main, tant le grand homme était pressé de connaître la décision du Secrétariat insurrectionnel.

Il congédia le courrier d'un geste de la main et brisa le sceau. Le message était laconique :

« L'Amiral Rubem Ouro dos Santos fera voile vers l'île de Sainte-Hélène, dans les meilleurs délais. Trois navires armés et trois cents soldats de l'infanterie de marine seront placés sous son commandement unique. Les navires en question sont A Consolação, O Terrível et A Aguia.

Etc., etc. »

Trois navires et trois cents fusils, il aurait espéré mieux, mais il fallait faire avec ce qu'on lui donnait.

Il dépêcha plusieurs subordonnés sur les quais du port de Recife, avec des ordres précis. Il voulait pouvoir appareiller sous quarante-huit heures.

Car il n'y avait pas de temps à perdre. À cause des agents secrets de Sa Majesté très britannique, qui abondaient sur le territoire brésilien.

Il relut la copie de la lettre que les édiles avaient fait parvenir par ruse et corruption à Sainte-Hélène et celle de la réponse qui leur était revenue :

« Je suis prêt à tenter l'aventure avec vous, pour la plus grande gloire de votre pays et de la France. Dieu nous garde tous.

Napoléon Bonaparte, empereur des Français, en exil honteux dans les griffes anglaises... »

Toutes voiles dehors

SIR Hudson Lowe tournait en rond dans le bureau de sa résidence de l'île de Sainte Hélène, au large des côtes de l'Afrique du Sud-Ouest. Il avait des renvois aigres et son cœur était aussi aigre que ses renvois : il aurait mille fois souhaité que Bonaparte mourût enfin de son foutu cancer, mais l'ex-empereur des Français semblait avoir la vie dure : il était increvable, même si lui-même, son geôlier, faisait tout pour lui rendre la vie intenable.

Hudson Lowe haïssait le petit Corse encore bien trop gras, bien qu'il eût perdu du poids ces derniers temps, et il lui souhaitait de crever enfin, pour que lui-même pût revenir en Angleterre. Le climat humide et brumeux de l'île ne lui valait rien : il avait l'impression d'habiter une serre dans la forêt vierge.

Il alla inspecter les troupes qui gardaient l'île. Seulement deux compagnies d'infanterie, soit moins de deux cents hommes. Il se força à admettre qu'un coup de main des derniers fidèles du monarque déchu (du tyran...) demeurait bien improbable. Sainte-Hélène perdue dans l'Atlantique n'avait rien de commun avec l'île d'Elbe. Ici, pas moyen de jouer aux soldats de plomb : les seuls militaires présents étaient des sujets de Sa Majesté très Britannique, tous triés sur le volet.

Les canons étaient servis par un détachement d'artilleurs, et ils restaient braqués sur l'océan Atlantique.

Il alla ensuite rendre visite à son illustre prisonnier.

Bonaparte était couché sur son lit, sous la moustiquaire, et respirait difficilement. Les souffrances de Napoléon soulagèrent son geôlier : il n'avait pas l'air plus dangereux qu'un autre malade aux approches de la cinquantaine. À diverses reprises, Hudson Lowe avait été tenté d'abrèger les souffrances de l'empereur avec un poison végétal extrait de certaines plantes poussant sur l'île. Mais cela aurait constitué un acte d'insubordination intolérable, qui lui aurait certainement valu une condamnation infamante.

Le médecin de Napoléon était auprès de son patient :

— Il va mal aujourd'hui, dit l'homme de l'art, mais je pense qu'il est loin d'être à bout de forces...

(...)

TRAQUE À NEW BORNÉO

Daniel Walther
et
Richard Comballot

Prologue

ALLONGÉ nu sur la grève gorgée de sel, il contemplait les métamorphoses du désert mauve et immobile. Il écoutait d'une oreille distraite le souffle de l'océan-miroir, dont les vagues les plus avancées venaient se briser contre les dunes.

Béatitude : il savait qu'il rêvait mais se revoyait filer à la surface des flots, à l'abri de sa plastibulle, parcourant le ventre mou et plissé, sans cesse en mouvement, du géant liquide : un titan désireux de féconder la terre désertique.

Plaisir infini des sens. Il songea aux fresques subtiles que composaient les bancs de poissons aux mille teintes : rubis, émeraude, lapis-lazuli, tourmaline, jade, améthyste, et subit, avec un peu de déplaisir, le criaillement suraigu des oiseaux des sables qui obscurcissaient de leur vol rectiligne le ciel turquoise.

Un léger sifflement l'arracha à sa torpeur, déchirant brutalement la soie de son rêve. Il ouvrit les yeux, passant dans un autre état onirique : à demi

enfoui dans le sable, un serpent à tête de femme (une femme à corps de serpent ?) le fixait de ses yeux de diamant, dénués de paupières.

Il ne réagit pas, ne bougea pas. Il n'avait pas peur, se disant qu'il errait à travers un labyrinthe de rêves, à demi éveillé. Il se contentait de regarder en silence l'être dont le corps aux reflets d'algues et d'argent se rapprochait inexorablement. La peau écailleuse ridant celle du désert. Lorsque la créature posa la tête sur son ventre, enroulant le ruban de sa langue autour de sa verge gonflée de sang, et que l'étroite bouche, dénuée de lèvres, goba son gland découvert, avant d'engloutir le pénis tout entier, il hurla de plaisir...

La Canonnière

— **T**U as crié ?
— Mmmmm...
— Tu as crié ? répéta l'indigène.

— Ce n'est rien. Juste un de ces maudits cauchemars, répondit Allen en battant des paupières.

Il tenta de se redresser au fond du hamac, s'étira paresseusement, écarquillant les yeux, et retomba terrassé par une langueur incoercible qu'il ne connaissait que trop bien depuis quelque temps. Il s'assoupit de nouveau, s'abandonnant à la touffeur environnante. Puis il rassembla toute son énergie et sauta prestement sur le pont pour aller s'accouder au bastingage. Mal réveillé, il cracha droit devant lui, le regard perdu dans le lointain des feuillages.

La petite canonnière remontait sans fin le long fleuve triste. Ce long fleuve rébarbatif aux eaux vertes qui serpentaient dans la forêt luxuriante, millénaire. Les lianes pendant des plus hautes branches,

enserrant les troncs, dessinaient entre les arbres des motifs énigmatiques.

Namaï lui avait raconté qu'ils étaient autant de messages laissés par les dieux à l'intention des seuls initiés et révélaiement les secrets de la vie à qui savait les interpréter. Il avait d'abord haussé les épaules, puis il s'était surpris à observer les entrelacs végétaux qui pendaient au-dessus des berges et venaient glisser sur le toit de la cabine lorsque le fleuve s'étrécissait. Ces fichus indigènes possédaient le don de semer le doute dans les esprits avec leurs croyances superstitieuses. Il s'était promis de ne plus leur prêter attention, de peur de s'enfermer dans la névrose.

Un vol d'oiseaux multicolores surgit des profondeurs de la forêt, traversa le fleuve dans une tempête de cris, avant d'aller crever, sur l'autre rive, l'épaisse cloison végétale.

Allen leva les yeux vers le ciel de métal ardent puis, se tournant vers Tim qui se tenait à la barre, demanda sans conviction :

— Tu n'as rien repéré ?

— J'aurais dû ?

— Je n'en sais plus rien, il m'a semblé voir remuer quelque chose par là-bas...

Il désigna mollement une zone d'ombre.

— Sans doute une de ces satanées bestioles...

— Un jawak ?

— C'est ça. Ils surgissent toujours quand on s'y attend le moins. Ce serait bien de s'en payer un. Cela nous ferait de la viande fraîche. Manger ou être mangé...

À plat ventre sur le toit de la cabine, la main en visière, Léo scrutait les lointains ombragés, qui demeuraient impénétrables même aux yeux les plus perçants secondés par des jumelles perfectionnées.



LA plage s'était matérialisée devant lui, succédant au néant. Elle déroulait un relief sans surprise, révélant aussi loin que portait le regard des étendues de sable blond, vierge de toute trace de pas, de toute empreinte animale. Une petite dune, une étoile de mer, une brassée d'algues, un morceau de bois flotté. Il se dévêtit, abandonnant ses vieilles frusques aux crabes, qui, à la nuit tombée, viendraient immanquablement les inspecter. Puis il partit au petit trot, sans se préoccuper du rayonnement solaire qui écrasait la plage. Il courut, puisant au plus profond de lui-même l'énergie nécessaire à cet effort surhumain. Soudain, il s'arrêta : des dizaines de tortues, parfois retournées sur le dos, agonisaient sur la plage. Beaucoup étaient déjà mortes, mais quelques unes tentaient en vain de se traîner vers l'océan.

Un peu plus tard, il découvrit l'épave. Elle gisait sur bâbord, mystérieusement assoupie, semblant attendre la marée qui aurait pu la remettre à flots. Il crut discerner une sorte d'éclair blanc au sommet d'un mât, mais sans doute ne s'agissait-il que d'une illusion engendrée par le soleil. Il fut bientôt tout près du navire échoué, sphinx providentiel autant qu'énigmatique. Il grimpa non sans peine le long de la coque, s'agrippa au bastingage et prit pied sur le pont, tellement incliné qu'il était fort malaisé de s'y tenir debout. Il se mit en devoir d'explorer l'épave et se retrouva un peu plus tard dans la cabine du commandant. Son regard fit le tour de la pièce, s'accoutumant lentement à la pénombre, car une déchirure dans la coque et un large hublot laissaient passer suffisamment de lumière. Il y avait un corps

allongé sur l'unique couchette. Une femme, morte sans doute... Il s'approcha et fut impressionné par la beauté, sensuelle, un peu sauvage, de l'inconnue, seulement vêtue d'une courte robe bleue, bâillant sur des seins lourds, dont il devinait les aréoles. Autour du visage serein, les cheveux noirs bouclaient naturellement. Lorsqu'il se pencha sur la femme, celle-ci battit des paupières, fixa sur lui le regard de ses yeux sombres et dit : « Je t'attends depuis si longtemps... » Elle s'assit au bord de la couchette et enserra sa taille entre ses bras, léchant son ventre, ses testicules, happant voracement son pénis érigé. Il glissa les mains sous la robe bleue et ses doigts ouvrirent le sexe moite. Elle gémit. Incapable de se retenir plus longtemps, il éjacula dans la bouche de l'inconnue.

Rémanence

A LLEN s'éveilla en sueur. Il quitta son hamac et sortit de la cabine.

Il faisait une nuit d'encre. À peine si l'on voyait au-dessus des arbres un quartier de lune et quelques étoiles éparses. Une sorte de brume flottait dans l'air, au-dessus de la canonnière.

Ils mouillaient dans une petite anse. Ils avaient fait provision d'eau fraîche et ne lèveraient l'ancre qu'au matin. Tim et Léo dormaient à l'intérieur, Namaï à l'arrière.

Dans cette nuit un peu lourde, il pensa une fois encore à Sara. Pourquoi les avoir abandonnés, elle et les enfants, sur la lointaine Terre, pour venir accomplir une mission invraisemblable sur Mirage et plus précisément sur la grande île de New Bornéo ?

Il alluma une cigarette et se mit à arpenter le pont,

se laissant enivrer par les odeurs entêtantes qui provenaient de la jungle : feuilles, herbe, vanille, épices, dont les fragrances parvenaient à peine à dissimuler celles de la décomposition végétale.

Il se déshabilla et plongea dans les eaux sombres, décrivant un arc de cercle impeccable. Il nagea jusqu'à l'épuisement avant de regagner le bateau. Il rejoignit la cabine et son hamac, alluma la lampe (tant pis pour les moustiques) et reprit son livre de chevet.

Blaise Cendrars.

Moravagine.

Les Indiens Bleus.

(...)

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN ÉTUI À CIGARE

Daniel Walther

*Qu'y a-t-il de diabolique dans le sexe
d'une femme ?
Alberto Moravia.*

J'AI bien connu Betali Svön, écrit Tristram Jones. C'était sur Perséphone... Dans les années quatre-vingts. Il avait un peu passé la trentaine, et on parlait déjà de lui comme d'un des plus sûrs espoirs de la musique post-classique. Les femmes étaient bien sûr folles de lui... les hommes aussi, évidemment. Mais lui, ce diable de Svön, avait l'air au-dessus de ça... et c'était cela justement qui rendait les femmes encore plus acharnées à coucher avec lui.

Non, il n'était pas réellement beau. Beau, il l'est devenu en mûrissant. Il avait quelque chose. Un quelque chose de réellement... hypnotique.

Nous étions au Café de Pallas, dans le meilleur quartier de Purperfontein. La ville, alors, n'était pas encore cette cloaque maxime qu'elle est aujourd'hui devenue. Passons... Il y avait là plusieurs artistes de renom et deux ou trois femmes aux professions indistinctes.

Betali Svön était parmi nous pour une heure, et

nous l'écoutions nous parler de sa dernière composition, un oratorio païen, qui allait être donné la semaine suivante à l'Universal Hall de Scandinavia.

Le visage du compositeur était d'une mobilité extrême, il changeait d'expression avec autant d'aisance que celui d'un comédien. Je m'aperçois aujourd'hui, au moment de reprendre ces lignes dans le livre secret de mes souvenirs, qu'il est fort malaisé de décrire le visage de Svön, tel qu'il était alors, même si des dizaines de photographes se sont ingéniés à en restituer les traits sous les angles les plus bizarres et les plus aventurés.

Je pourrais m'écrier à l'instar d'Amalia Sol, qui était d'ailleurs des nôtres au Café de Pallas :

— Très cher, vous ressemblez de plus en plus à un modèle d'El Greco !

Amalia Sol était une des tigresses qui cherchaient à dévorer le jeune maître. Elle avait de belles dents, la féline, et des lèvres qui en disaient long sur son autre bouche.

Betali était, comme à son habitude, vêtu avec le soin le plus vétilleux, véritable Oscar Wilde du XXII^e siècle.

De la poche-poitrine de son élégant veston de soie dépassait la pointe arrondie d'un impressionnant étui à cigare métallique.

Or, nous savions tous que le tabac, sous toutes ses formes, lui répugnait.

Quelqu'un demanda :

— Tiens, vous vous êtes mis à fumer ?

* * *

— **C**ETTE aventure sera contée, déclara Betali Svön, un sourire dansant telle une petite flamme perverse au fond de

ses yeux, sur le ton de la plaisanterie, mais je vous prie de la prendre au sérieux, du moins sur le fond.

C'était il y a deux ans. Je me trouvais en excursion (vous me passerez le terme, qui est bien sûr impropre) dans une de ces réserves que l'on trouve encore sur Terre, dans les forêts d'Amérique centrale ou du Sud.

Jadis, elles étaient exubérantes, ces forêts, et luxuriantes, et il fallait que les hommes se battent contre la nature à coups de machette. Mais vous connaissez cela aussi bien que moi... Bref, je me trouvais dans un lieu désuet, où des animaux perdus évoluaient lugubrement, tandis que les humains se livraient à toutes sortes d'activités passablement mystérieuses...

Un de ces humains était lui-même une sorte de « vestige ». Appelons-le, si vous voulez bien, Don Emilio Zabaleta y Menendez. Il avait bien quatre-vingt-dix ans, ce type-là, et il se souvenait encore des dernières « forêts toutes d'une pièce ». Des milliers et des milliers d'hectares de ce que les Indios appelaient, en des temps reculés, des « arbres grands-pères ».

Donc, un après-midi, alors que je remontais avec un paquet de péronnelles et de vieux beaux un affluent boueux de l'Orénoque, mon attention fut attirée par un wharf de bois vermoulu dont les pilotis trempaient dans les flots limoneux.

Ce bonhomme, Don Emilio Zabaleta y Menendez, se tenait là, comme un grand seigneur, vêtu d'un costume blanc, coiffé d'un chapeau de paille et fumant un long cigare.

Immédiatement, je fus séduit. Une voix intérieure me disait :

— Betali, mon ami ! Il faut accoster ici, saluer cet homme et faire la conversation...

Je donnai de l'argent au pilote qui, sans chercher à

comprendre fit en sorte de ranger notre embarcation sans trop de dommages contre l'appontement rongé par le temps et le courant acide.

Les autres passagers protestèrent, mais je fis celui qui n'entendait pas et débarquai sans plus tarder, mon sac de toile à la main.

Don Emilio vivait dans une sorte de « maison coloniale » à la véranda croulante, mais rigoureusement propre.

Autour d'une bouteille de vin de contrebande, ignoblement frelaté, nous parlâmes...

Il prenait des airs énigmatiques, essayant sans doute de se faire passer pour un émule, voire un disciple du Comte de Saint-Germain.

— Je suis très vieux, affirma-t-il. Très très vieux. Maintenant, je ne quitterai plus cette enclave. Car où voulez-vous que j'aille dans ce monde... ou dans les autres, señor ?

Je l'observais, mes amis, et je voyais les rides de sa peau et l'éclat légèrement métallique de ses yeux (très vivants, ces yeux-là ! Ils ne faisaient certes pas leur âge), et je me disais : *Tu es fou, Betali, que cherches-tu dans cette bicoque pourrie, dans le crâne de ce vieux fou ?*

— Señor, vous avez interrompu aujourd'hui votre navigation sur le fleuve pour parler avec un vieil homme malade, qui n'en a plus pour longtemps sur cette terre de malheur, que Dieu vous bénisse pour cela ! Vous m'écoutez, et je puis enfin, de nouveau, vider mon cœur et mon âme devant un homme de qualité. Car vous m'avez dit votre nom, et je n'ignore pas qui vous êtes ! Vous êtes un grand musicien. Vous n'avez pas encore donné le meilleur de vous-même, tant s'en faut, mais l'on parle déjà de vous de par le vaste monde... Même ici, dans cette jungle, ou dans les

restes de cette jungle, loin – très loin – de ce que l'on appelle la civilisation – peuh ! –, nous avons de quoi écouter la musique de la planète. Et même celle qui vient d'autres mondes... J'ai prêté l'oreille, certaines nuits, alors que la fièvre menaçait, à certaines de vos compositions. Ah, señor, je n'ai pas toujours tout compris. Je suis quelqu'un de la vieille école... Mais parfois, oh oui, parfois, il y avait dans vos... airs – peut-on dire « airs » sans vous blesser ? – quelque chose qui me disait : ce garçon est sur la piste... sur la piste de la musique des dieux !

Je n'irai pas plus loin, mes amis, je ne veux pas vous barber avec les arguties et les péroraïsons d'un vieux lascar des bois.

(...)